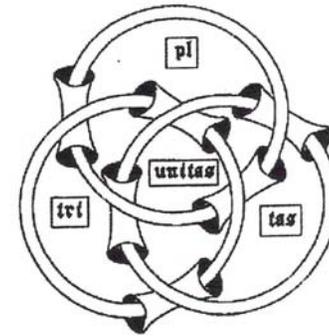


**La théologie, c'est simple
comme Dieu et Dieu font trois
(Jacques Prévert) :**

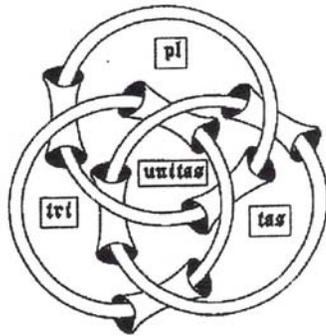
**Les contenus religieux du
délire schizophrénique**

Danielle Thibault, Ph.D.,
conférence, AQPAMM, 26
octobre 2011



La théologie, c'est simple comme Dieu et Dieu font trois (Jacques Prévert) : les contenus religieux du délire schizophrénique

par Danielle Thibault, Ph.D., conférence, AQPM, octobre 2011



Malgré le titre humoristique de ma conférence, je suis bien consciente d'aborder avec vous, ce soir, un sujet bien délicat.

Sans compter que la schizophrénie est une maladie grave et souffrante, extrêmement difficile à vivre autant pour la personne qui en souffre que pour son entourage, le religieux est devenu au Québec, un sujet quasi tabou.

C'est pourquoi je veux, d'entrée de jeu, préciser les limites dans lesquelles je vais proposer ma réflexion.

Première limite - Qu'il soit bien clair que je ne minimise pas l'aspect pathologique, la grande complexité de cette maladie, la charge de souffrance énorme de la schizophrénie. Je suis aussi consciente que le délire manifeste un défaut de perception ou d'interprétation de la réalité, mais je vais quand même poser l'hypothèse que le délire *a du sens* – ou en tout cas qu'il est possible qu'il en ait.

Pourquoi le délire aurait-il du sens ?

Eh bien simplement parce que le délire est un acte de langage, un acte de parole, un discours humain, au même titre qu'un autre acte de langage.



Chez l'humain, tout est langage.

Et qu'à ce titre, malgré son étrangeté, il y a, dans cet acte de parole, quelque chose qui se dit de celui qui parle, du sujet humain.

Même les délires incohérents, qui n'ont pas de sens manifeste, expriment quelque chose, même quand ce qui est communiqué, c'est, finalement, un refus de communiquer.

Depuis qu'on étudie la schizophrénie, on a pu observer que le délire comporte quelques thèmes récurrents, et que le religieux fait partie de ces thèmes. Voici ces thèmes ¹:

- la persécution (on me veut du mal, tout le monde est contre moi)
- la revendication (écoutez-moi, je suis ceci ou cela, je devrais être reconnu, etc)
- la jalousie (la jalousie malade)
- l'érotomanie (je suis poursuivi par l'amour d'une personne spéciale, une actrice, un premier ministre...)
- la mégalomanie (sentiment exagéré de sa propre importance, idées de grandeur et de richesse)
- **le religieux ou mystique** (des idées qui relèvent d'un système symbolique religieux)
- la filiation (penser être d'une autre famille que la sienne, s'inventer des parents extraordinaires)

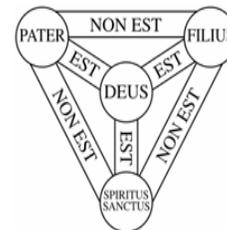
¹ Barthélémy, Sophie et Ariane Bilheran, *Le délire*, Armand Colin, 2007, p. 31-36.

- l'influence (des voix me disent quoi faire, il y a des signes partout; avoir l'impression que ses pensées, ses actions, sont sous l'influence d'un acteur ou d'une force extérieure)
- la référence (être soi-même la référence : on – tout le monde - parle de moi)
- l'hypocondrie (crainte d'être malade, délire à propos du corps, de ses organes)
- la ruine (tout s'effondre, rien ne tient, c'est la fin du monde, le désespoir).

Mon hypothèse est que ce n'est pas par hasard si le délire porte sur ces idées. Comme on pourrait en trouver pour les autres thèmes, il y aurait des affinités entre le délire schizophrénique et le discours religieux, puisque c'est ce qui nous intéresse ici.

La dimension religieuse du délire amène des difficultés supplémentaires, par ce que le religieux lui-même est devenu un sujet tabou, un sujet incompréhensible et irritant.

Le religieux : du délire?



Ou bien, trop souvent, les croyants qui restent se replient sur une tradition dépassée, ou bien on ne veut tout simplement plus en entendre parler.

Le religieux est considéré par certains comme un véritable délire, individuel ou collectif. Alors la difficulté de trouver du sens au délire religieux est double, comme si on était en face d'un délire redoublé.

C'est pourquoi, quand on est en présence d'un délire à contenu religieux, on peut se sentir agressé, si on est rébarbatif au religieux, – ou démuni, si on n'y voit aucun sens, ou en tout cas, pas le sens auquel on est habitué.

Seconde limite - Il n'est pas recommandé d'argumenter avec une personne en crise. Cet avertissement provient du bulletin de l'AQPAMM :

Souvenez-vous qu'il n'est pas possible de discuter raisonnablement en présence d'une psychose aiguë.²

Je ne propose donc pas d'argumenter avec la personne en délire. Ni de discuter à propos de la vérité ou de la réalité de ce qu'elle raconte. Il semble que ce soit une tentation qu'il faut éviter, pour le bien de la personne atteinte, autant que de

ses proches. Mais cela n'empêche pas de la laisser raconter et de la laisser se raconter.

Par ma pratique de l'écoute, je suis convaincue que l'écoute est, dans bien des cas, sinon la majorité des cas, la meilleure solution. Ou, en tout cas, l'écoute *d'abord*.

Mon expérience d'écouter m'a aussi appris que l'écoute doit s'intéresser à l'attitude et au ressenti de celui qui parle, beaucoup plus qu'au contenu de ses énoncés. À ce qu'il vit et ressent, beaucoup plus qu'à ce qu'il dit.

L'écoute vise à aider l'autre à élaborer lui-même son problème, à se comprendre lui-même, à prendre conscience, pour finalement trouver ses propres solutions, si possible.

Pourquoi l'écoute du délirant ne produirait-elle pas, au moins en partie, le même résultat? Une chose de sûre, l'écoute véritable est toujours source de compassion et la compassion fait toujours du bien.

Pourquoi un personne atteinte de schizophrénie n'aurait-elle rien à gagner à mieux se comprendre elle-même?

Sur le site de l'Agence de la santé publique du Canada, on a des réserves sur la psychothérapie axée sur la compréhension de soi dans le cas de la schizophrénie. On croit qu'elle n'est d'aucune utilité thérapeutique. Mais on ajoute : «ce qui ne veut pas dire qu'une personne atteinte de schizophrénie n'a

² *Vers la santé mentale : bulletin de l'AQPAMM*, no 30 (2006), p. 12.

rien à gagner à mieux se comprendre elle-même». On mentionne également que la thérapie de soutien «peut procurer au patient l'amitié et les encouragements dont il a besoin».

Dans ces limites, et sans poser la question de la cause de la maladie, est-ce que l'écoute du délire peut ignorer complètement le contenu des énoncés? Bien que ce ne soit pas le contenu du délire qui compte en première instance, – mais l'attitude de respect et de compassion envers l'autre, doublement autre parce qu'atteint de maladie mentale –, chacun des thèmes du délire semble bien avoir un lien, une certaine logique avec la condition schizophrénique.

Comprendre quelque chose au contenu du délire, c'est comprendre quelque chose du sujet délirant.

Comme l'a si justement remarqué Paule Lahaie : «J'en suis venue à comprendre que, *dans une certaine mesure*, la construction du délire prend racine dans une expérience personnelle et unique au monde.»³

Il faut remarquer qu'on ne dit pas que la schizophrénie, en tant que maladie, provient uniquement d'une expérience personnelle –, mais que «la construction du délire prend

racine», s'implante, dans une expérience personnelle qui est, par définition, unique au monde. C'est pourquoi je propose que comprendre quelque chose au contenu du délire, c'est forcément comprendre quelque chose du sujet délirant.

Mais surtout, c'est à l'interlocuteur d'une personne atteinte de maladie mentale que je pense. Il me semble que pour l'interlocuteur d'une personne atteinte, les proches, les parents, les amis, y comprendre quelque chose peut aider. Trouver du sens, donner du sens, est une attitude aidante, autant pour la personne en souffrance et en délire, que pour la personne qui l'accompagne et l'écoute et qui n'est, souvent, pas moins en souffrance. Ça peut aider à se sentir moins agressé, ou moins démuni, moins impuissant vis à vis d'une parole qui nous dérange, parce qu'elle nous paraît insensée.

Or, si on veut arriver à pouvoir communiquer avec un délirant, il faut considérer le délire comme un discours, spécial certes, et hors norme, bien sûr, mais aussi comme un travail de construction de sens, comme une tentative d'interprétation de soi et du monde. À travers le délire, le sujet tente de trouver un équilibre psychique qui pourrait l'empêcher de s'effondrer.

C'est donc le but que je propose, montrer certaines affinités entre les contenus religieux du délire et le discours religieux lui-même. Je pense qu'une meilleure connaissance de ce qui se passe dans le *discours* religieux peut aider à comprendre ce qui se passe dans le *délire* religieux.

³ «Témoignage : l'expérience d'une Québécoise et de son ami immigrant». *Vers la santé mentale : bulletin de l'AQPAMM*, no 37 (été 2010), p. 8.

Sans ignorer, je le répète, l'aspect pathologique, ni la souffrance qu'engendre cette maladie, je me limiterai à mon champ de compétence et me concentrerai donc uniquement sur l'aspect symbolique du discours délirant à contenu religieux.

Première partie : délire religieux / discours mystique

J'ai mentionné que le religieux est devenu au Québec, un sujet tabou. Sans entrer dans un débat sur cette question, c'est bien sûr que pour quelqu'un de rébarbatif à la religion, le délire religieux est quelque chose d'agressant. Certains sont tellement allergiques à tout ce qui est religieux, qu'ils considèrent la religion tout entière comme la production d'une maladie mentale. C'est le cas d'un site web où j'ai trouvé un exemple typique d'énoncé schizophrénique et en même temps d'une attitude tout aussi typique à l'égard de contenus religieux.

Voici cet énoncé : Si votre fils affirmait cette déclaration : « *Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu* », qu'en penseriez-vous ?

L'auteur de ce site considère que «La schizophrénie hallucinatoire [est] mère de toutes les religions». Et pas seulement de la religion d'ailleurs. L'auteur attire l'attention sur Socrate : «Les hallucinations auditives de Socrate, que ce dernier attribuait à un dieu (Apollon) et qui l'interrompent

dans ses paroles ou dans ses actes, ressemblent à des symptômes d'aliénation mentale».

Et l'auteur en conclut : «Ainsi à l'origine de la philosophie se trouverait la psychose d'un homme» (www.champion20).

Mais n'en déplaise à cet auteur, Socrate lui-même avait déjà pensé la chose : «Le délire, sais-tu qu'il est de deux sortes, l'une qui est due à des maladies humaines, l'autre à un état divin qui nous fait sortir des règles coutumières.» Sortir des règles, de la norme, avoir un comportement excentrique, tout cela fait partie de la définition du délire.

Parlant de définition, allons voir celle du dictionnaire. Selon le Petit Robert, c'est : «L'état d'un malade qui émet des idées fausses, en totale opposition avec la vérité ou l'évidence, généralement centrées sur un thème personnel». Le *Petit Robert* a retenu une définition très négative et centrée sur la maladie.

Mais le délire aurait aussi un autre sens. Le délire serait un : «Enthousiasme exubérant qui passe la mesure». Or, le mot *enthousiasme* signifie étymologiquement : être pris, transporté, ou inspiré par Dieu.

Dans le fond, ces deux définitions du dictionnaire correspondent aux deux définitions de Socrate. Il y aurait une forme de délire qui résulterait d'un trouble mental et qui serait négatif (les idées fausses) et une autre forme qui serait un élan d'inspiration et d'émotion et qui donnerait lieu à des actes

inspirés. C'est dans ce sens que nous utilisons, nous aussi, le terme *délire* de manière positive quand nous voulons exprimer que quelque chose est extraordinaire et inusité. «Ah ce spectacle? C'était délirant!» ou «C'était du pur délire.»

Voyons maintenant la définition freudienne : «Tentative de guérison, de reconstruction du monde extérieur ... rendue possible grâce au mécanisme de la projection, qui permet que ce qui a été aboli au-dedans revienne au sujet du dehors»⁴

Voilà une définition positive, centrée sur la guérison, qui voit du positif même dans la condition de maladie. Laquelle de ces deux façons de voir contient le plus de sens, à votre avis ?

Première analogie donc entre le délire et le discours religieux : un système religieux peut paraître délirant, étrange et insensé, vu d'un autre système de pensée.



Shri Ganeshi

Je vous présente Shri Ganeshi, le dieu à tête d'éléphant, l'un des nombreux dieux célèbres du panthéon hindou. Délirant, n'est-ce pas? Et pourtant, rien n'est laissé au hasard, tout a du sens dans cette iconographie.

« Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu »

C'est bien sûr que si vous êtes en réaction à la religion, si vous êtes rébarbatif à tout *symptôme* religieux, le scénario probable sera que vous serez perturbé, choqué, irrité, – vous vous sentirez peut-être même attaqué, par une telle déclaration provenant de votre fils.

Une autre difficulté avec le religieux pour les personnes qui n'ont pas développé d'allergie à la religion, mais quand même au moins une intolérance, c'est que la méconnaissance de la logique des contenus religieux et de l'histoire des traditions,

⁴ Chemama et Vandermersch. *Dictionnaire de la psychanalyse*. Larousse, 1998.

rend le délire à contenu religieux étrange et déstabilisant. Si vous n'avez aucune notion du concept de «fils de Dieu» en christianisme, il est probable que vous soyez déstabilisé, déçu ou découragé par une déclaration comme celle-là.

Enfin, même pour un croyant, le délire religieux peut être dérangent. Il ne faut pas être trop frileux, ou trop strict ou dogmatique, pour être capable d'écouter et d'entendre un délire religieux sans se sentir dérouté.

Je vais tenter de montrer tout à l'heure en quoi ou comment l'énoncé « *Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu.* » peut avoir du sens.

Mais avant, si on considère le religieux plus sereinement, on pourra simplement se demander pourquoi le religieux fait l'objet du délire psychotique? Qu'est-ce qui est attirant pour un délirant dans la pensée religieuse? Et on pourra tenter de discerner des points communs, des similarités au délire et au discours religieux, et ce, sans déprécier l'un ni stigmatiser l'autre. Il n'est pas nécessaire d'être croyant ou d'adhérer à une doctrine religieuse pour reconnaître une riche fonction symbolique au discours et au délire religieux. Il suffit de les respecter en tant que productions symboliques d'un être humain.

La créativité et la schizophrénie partagent les mêmes voies cérébrales.

Si, pour certains, tout ce qui n'est pas rationnel relève de la maladie mentale, des scientifiques contemporains commencent à voir des liens entre la grande créativité, telle qu'elle s'exprime chez les grands artistes et les génies, et la condition schizophrénique. Selon une recherche de la Commission européenne (CORDIS, juin 2010), la créativité et la schizophrénie partagent les mêmes voies cérébrales. Aristote avait, semble-t-il, déjà reconnu en son temps, des liens, entre le génie et la folie. (Mais il est vrai que tout à l'heure, notre auteur du site Champion a déjà réglé le cas de la philosophie tout entière.)

Dépassement : faire effort pour sortir de soi-même, vers une transcendance.

Une chose de certaine : le religieux est le lieu d'une grande inventivité sur le plan du dépassement humain. En spiritualité et dans la mystique, il s'agit justement :

- d'un dépassement et non d'une normalité,
- d'un excès de sens plutôt que d'absence de sens ou de lieux communs. (Pour un délirant, tout a du sens. Le monde est une forêt de signes.)

Les grands spirituels et mystiques de l'histoire du christianisme sont rarement des modèles de normalité.

On les a souvent appelés «les fous de Dieu». Ils sont des marginaux. Sans pour autant les qualifier en bloc

d'«anormaux», ils ne sont guère représentatifs de la normalité. Ils sont de grands désirants, excessifs, intenses, passionnés. Ils ont des visions, entendent des voix, tombent en extase, souffrent dans leur corps de désirer trop ardemment. Ils se laissent guider par leurs rêves, par des énoncés des Écritures saintes qui s'imposent à leur esprit et leur commandent une action immédiate et sans compromis.

C'est quelque chose qui n'est pas très connu, – parce que «la folie» a été dans l'histoire de l'Occident pratiquement toujours un sujet tabou – mais un grand nombre des grands spirituels et des saints, ont manifesté sinon des signes de maladie mentale comme telle, du moins une certaine forme de folie, entendue dans son sens d'excentricité, d'écart de la norme, d'excès, d'intensité et même de déraison.

La folie de Dieu, plus sage que les hommes (1 Co 1, 25)

Dès les tout débuts du christianisme, on n'a pas pu ignoré la part de passion, d'excessif, qui caractérise la foi chrétienne. Quand saint Paul, le fondateur du christianisme, déclare que «La folie de Dieu est plus sage que les hommes», il fait deux choses en même temps. Il déclare que Dieu fait montre de folie – ce qui n'est déjà pas rien - et que cette folie est plus sage que la sagesse des hommes. Ou, pour le dire encore autrement : la sagesse de Dieu passe pour de la folie aux yeux des hommes.

Ailleurs, saint Paul invite tous les hommes à imiter Dieu, en participant à sa sainteté et à sa perfection. Mais qu'est-ce que la perfection de Dieu? Selon Mathieu, le Christ l'a définie ainsi : «il fait lever son soleil sur les mauvais et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et les injustes». Ce n'est pas exactement à quoi on s'attendait, n'est-ce pas? On ne dit pas que Dieu est parfait parce qu'il est infiniment bon, qu'il a toutes les qualités et toutes les vertus, par exemple. La réponse est déstabilisante. Voilà l'effet herméneutique, c'est ce qui arrive quand on lit vraiment les textes, plutôt que de se contenter de ce qu'on nous en a dit ou de supposer qu'on sait ce qu'ils disent.

LA SAINTE FOLIE

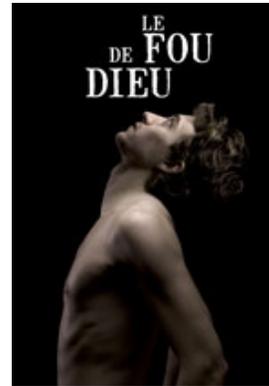


saint François d'Assise XIIIe s.

Ce que je veux montrer maintenant, ce sont les grands destins de personnages de notre histoire qui, à nos yeux, seraient diagnostiqués comme souffrant d'une maladie mentale : soit de schizophrénie, d'anorexie, de maniaco-dépression, ou de trouble obsessionnel-compulsif.

Il a existé en catholicisme, un concept et une tradition de la «sainte folie». Depuis l'Antiquité, les ermites et les béats (les béats sont toujours joyeux, ils se réjouissent des épreuves autant que des événements heureux); plus tard les mystiques avec leurs extases et leurs grandes visions. Mais même pas besoin d'avoir des visions, lorsque les vertus chrétiennes – telles la pauvreté et l'humilité – sont portées à leur extrême, elles font passer les saints pour fous.

François d'Assise, le *povorello*, le *petit pauvre*, le simple qui prêchait aux oiseaux, en est un bon exemple. Il est encore connu de pratiquement tout le monde. Son amour de la nature lui a valu d'être considéré aujourd'hui comme le patron, ou l'inspiration, si vous préférez, des écologistes. Ce personnage qui a vécu il y a 800 ans, a encore de l'influence aujourd'hui.



Le fou de Dieu

En 2008, le *Théâtre québécois Il va sans dire* a mis en scène une pièce intitulée *Le fou de Dieu*. Une pièce très contemporaine inspirée d'un personnage très ancien : un adolescent perturbé se voit hanter par Frco D'Assise au point où il s'imagine en être la réincarnation. Il va faire «comme François», et détruire la BMW ou la Mercedes... de son père. Il est sur le toit d'un édifice et menace de sauter. Un policier vient le rencontrer pour tenter d'éviter le pire et la pièce, c'est cette rencontre, le dialogue qui s'instaure entre eux...

Voici ce qu'en a dit la critique :

«Cette pièce parle du besoin d'absolu qui peut mener jusqu'à la folie. Qui sont-ils, ceux qui, par un engagement sans retenue dans la foi ou dans l'art, renoncent à tout pour les convictions qui les habitent souvent à leur insu? Sont-ils des illuminés que l'on doit enfermer ou gaver de tranquillisants, des fervents de Dieu, ou des proies faciles pour les sectes?

Certains ont pourtant, par leur vie, et d'autres par leurs écrits, façonné nos façons de penser et continuent de nous interroger dans notre rapport à l'inconnu. Ce texte à l'inspiration délirante explore le mysticisme et son reflet : la schizophrénie. Le Fou de Dieu, un rendez-vous avec un personnage plus grand que nature... »

Il est assez intéressant de constater qu'avec un regard d'artiste et de dramaturge, le mysticisme est vu comme un reflet de la schizophrénie ... Un reflet, c'est une image inversée. Nous y reviendrons.

Je rappelle brièvement l'histoire de François d'Assise⁵.

La jeunesse dissipée de Francesco est marquée par les aspirations de son époque. Fils d'un riche commerçant, il mène la *dolce vita*. Il fait la guerre et subit une année d'emprisonnement. Malade durant sa captivité, il doit, après son retour à Assise, calmer ses ardeurs. Cependant, il rêve toujours d'acquérir le rang de noblesse par de hauts faits d'armes et d'être nommé chevalier. Alors qu'il s'apprête à retourner en guerre, un songe lui fait abandonner ce projet. De retour à Assise, il abandonne peu à peu son style de vie et ses compagnons de fête et fréquente de plus en plus souvent les chapelles. À 23 ans, alors qu'il est en prière, Francesco entend une voix lui demandant de « réparer son Église en ruine ». Prenant l'ordre au pied de la lettre, il se rend à la ville

⁵ D'après Wikipédia.

voisine y vendre des marchandises du commerce de son père pour pouvoir restaurer la vieille chapelle délabrée. Il dépense également beaucoup d'argent en aumônes.

Furieux des excentricités de son fils, Pietro Bernardone exige qu'il lui rende des comptes et le poursuit en justice. Lors de son audition sur la place d'Assise, François rend l'argent qui lui reste, ainsi que ses vêtements et se retrouvant nu, il dit à son père et à la foule rassemblée :

« **Jusqu'ici je t'ai appelé père sur la terre ; désormais je peux dire : Notre Père qui êtes aux cieux**, puisque c'est à Lui que j'ai confié mon trésor et donné ma foi ».

On remarquera tout de suite des affinités entre cet énoncé de François au sujet de sa filiation et l'énoncé duquel nous sommes partis et sur lequel nous reviendrons : «Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu».

On observera aussi quelques similarités avec la conduite schizophrénique : l'influence déterminante d'un songe, c'est-à-dire d'une formation de l'inconscient ; il entend des voix auxquelles il obéit, il prend le message «réparer l'Église» au pied de la lettre. La schizophrénie se caractérise notamment par l'incapacité à atteindre le niveau logique de la métaphore. Attention : Une personne atteinte de schizophrénie *peut* se noyer dans un verre d'eau.

Voici ce qu'en dit une personne atteinte de schizophrénie : «Si tu dis quelque chose, quelque chose passe par ta bouche.

Si tu dis un chariot, un chariot passe par ta bouche»⁶
(Jacqueline, dans Roulot, *Schizophrénie et langage*, p. 38).

Après ce qu'il est convenu d'appeler sa conversion, François se comporte en fou. Il jette les biens de son père par les fenêtres pour les distribuer aux pauvres.

«Quand la jeunesse d'Assise le vit arriver, les traits tirés et l'âme transformée, ils se dirent qu'il avait perdu la tête, le poursuivirent comme un fou en lui jetant de la boue et le couvrant d'insultes. Lui... passait au milieu des injures comme s'il n'entendait rien»⁷.

Bien plus, François revendique pour lui-même le statut de fou :

«Mes frères, mes frères, Dieu m'a appelé à marcher dans la voie de l'humilité et m'a montré la voie de la simplicité. Le Seigneur m'a dit qu'il voulait faire de moi un *nouveau fou* dans le monde»⁸.

Les exemples de comportements ou de discours excentriques, qu'on identifie aujourd'hui comme symptômes de maladies mentales, existent à profusion chez les mystiques, les spirituels et les saints de l'histoire du christianisme.

⁶ Jacqueline, dans Danielle Roulot, *Schizophrénie et langage*, p. 38.

⁷ Frédéric Le Gal, *La folie saine et sauve...*, p. 302.

⁸ Le Gal, p. 298-299.

Par exemple, l'ascétisme alimentaire – autrement dit les conduites anorexiques rigoureuses – semblent généralisées chez les virtuoses de la mystique féminine catholique⁹.



sainte Catherine de Sienne XIV^e s

La plus connue est Catherine de Sienne (XIV^e s.), la plus ancienne est Claire d'Assise (XIII^e s.), l'amie de François.

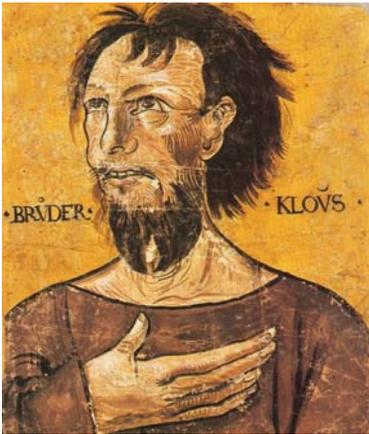
Catherine de Sienne fut déclarée sainte, proclamée patronne de l'Italie en 1939 et docteur de l'Eglise en 1970. Quel destin, n'est-ce pas, pour une analphabète anorexique... ?

⁹ Jacques Maître, *Anorexies religieuses, anorexies mentales...*, p. 7.



La légende: Sainte Catherine escortant le pape Grégoire XI à Rome (1377)

On retrouve aussi des hommes anorexiques, surtout parmi ceux qui choisissent une vie d'ermite.



saint Nicolas de Flue, XVe s.

Je vous présente Nicolas de Flue, un père d'une famille nombreuse qui, un jour – on dirait aujourd'hui qu'il a sauté les plombs – quitte tout, famille, maison, fonction sociale – et se met à errer. Il s'installa dans un taillis sauvage, parmi les épines, où il resta pendant 8 jours, avant que son frère ne vienne le sortir de là, pour finalement se construire une cabane rudimentaire et y passer les 20 dernières années de sa vie, dans le plus grand dénuement et, paraît-il, sans s'alimenter. Il semble avoir réalisé, après un épisode qui semble bien psychotique, sa tendance à l'anorexie et à la contemplation, qu'il avait déjà dans son jeune âge.

On conviendra que l'ascétisme est un mode de vie idéal pour des psychismes orientés vers l'anorexie.

Les grands de ce monde venaient à l'ermitage recevoir ses conseils. Nicolas de Flue a suivi une voie d'exception, celle que lui dictait ses visions. Cet homme a néanmoins réussi à donner tellement de sens à ses contemporains qu'ils en ont fait leur patron, bien avant que l'Église officialise ce statut: saint Nicolas de Flue est le patron de la Suisse, un peuple chez qui, pourtant, l'excentricité n'est pas tellement bien vue. C'est que les principales valeurs de Nicolas de Flue – l'esprit de paix, la non-intervention dans les affaires étrangères, la modération – sont celles dans lesquelles les Suisses se sont reconnus. Parce qu'il a lutté de son vivant contre les atrocités de la guerre, il a été nommé patron mondial de la paix en 1947.



saint Ignace de Loyola
XVIe s.

Ignace de Loyola, le fondateur des Jésuites, a souffert de scrupules (inquiétudes sur la valeur morale des actes), une condition qui serait aujourd'hui associée au trouble obsessionnel compulsif¹⁰. Ignace de Loyola est l'auteur d'une démarche spirituelle appelée «le discernement des esprits», qui est pratiquée encore aujourd'hui et qui n'est certainement pas étrangère à son problème personnel, puisqu'il s'agit justement de «démêler», de distinguer la valeur des choses, de faire la part des choses entre deux ou plusieurs options, en vue de prendre la meilleure décision.

¹⁰ Judith Rapoport, *The boy who couldn't stop washing*, p. 236.

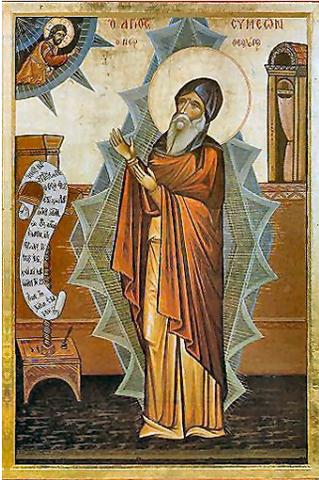
«Béni soit le Seigneur qui m'a délivré de moi-même»

On trouve dans la pensée chrétienne, et à bien des égards, des éléments précurseurs de la psychologie. On exagère à peine en disant que le cabinet du psychologue s'est substitué au confessionnal. Est-ce que la psychologie aurait pu naître sans la pratique de l'examen de conscience, par exemple ?



sainte Thérèse d'Avila XVIe s.

Un grand nombre de saints ont vécu une période difficile sur le plan de l'équilibre mental, dépression ou épisode psychotique, dont ils se sont généralement sortis. La grande Thérèse d'Avila aurait connu un épisode dépressif, peut-être même psychotique. Lorsqu'elle s'exclame «Béni soit le Seigneur qui m'a délivré de moi-même», on peut penser qu'elle sait de quoi elle parle.



Tu m'as séduit par ta beauté
Par ton amour, tu m'as blessé
Mais devant ta beauté je m'extasiai
Et je fus frappé de stupeur,
Ô Trinité mon Dieu

Syméon le Nouveau théologien
Xe s.

Un autre exemple : un psychiatre à qui on a fait lire la vie de Syméon le Nouveau théologien y reconnaît sans peine un cas de manie bien caractérisé¹¹.

J'attire votre attention sur l'étrange poème à la Trinité de Syméon. On s'en rappellera tout à l'heure lorsque nous aborderons le concept de la Trinité divine : comment un concept comme celui de la Trinité peut-il provoquer des sentiments comme ceux-là?

¹¹ Le Gal, op. cit., p. 304.

Il y a tellement de proximité entre la sainteté, le mysticisme, la spiritualité et la folie que la question a été posée franchement : le saint fou, le fou de Dieu, est-il un malade mental?



Josefa de Óbidos, Transverberazione di S. Teresa d'Avila, 1672 circa, Università di Coimbra

Thérèse d'Avila en extase

À quoi on a pu répondre, par cette déclaration aussi paradoxale que surprenante :

«la santé mentale n'est pas nécessaire, mais elle est toujours insuffisante pour accéder à la sainteté»¹² .

¹² Pierre Miquel, *Propos monastiques*, p. 125.

Si le fou de Dieu présente les symptômes de troubles mentaux, et qu'il paraît souvent à la limite du pathologique, il se distingue d'une personne souffrant de maladie mentale par le fait qu'il ne s'effondre pas. Il montre une grande vitalité. Il a la capacité d'assumer sa folie en quelque sorte. Loin de se replier sur lui-même et de ne plus être fonctionnel, il réalise de grands projets, des œuvres importantes sur le plan social ou artistique, là où le malade n'y arrive pas, - et son discours, voire sa vie elle-même, est source de sens pour ses contemporains et même au-delà, dans le temps et dans l'espace. En somme, la folie sainte est l'apanage des forts. Il faut être très fort pour assumer les attitudes et les comportements excessifs et absolus, sans compromis et passionnés qui sont ceux des mystiques et des saints.

ANALOGIES DÉLIRE – DISCOURS RELIGIEUX

Nous venons d'aborder quelques caractéristiques de la folie sainte que partagent les personnes en délire. Regardons cela un peu plus systématiquement.

Voici quelques-unes des analogies entre le discours et le délire religieux : un désir d'absolu, une attitude excessive et intense, une authenticité remarquable et une tendance à la pensée spéculative.

Désir d'absolu, excès, intensité

Le discours religieux partage avec le délire schizophrénique une propension à l'absolu et à l'illimité.

C'est là la particularité de l'être désirant. Le sujet atteint de schizophrénie demeure un être humain, donc un être désirant. Or, le désir est ouvert, infini, illimité, excessif, inassouvable. Le désir ne meurt pas : aussitôt qu'on atteint un objet désiré, le désir renaît de ses cendres, repart de plus belle.

Parce que le désir ne se satisfait jamais d'un objet limité, Dieu étant absolu, absolument infini, illimité, éternel, il apparaît comme la figure parfaite de l'objet du désir.

Le désir d'absolu n'admet pas les compromis. Jésus de Nazareth n'était pas un tiède. Il n'acceptait ni les compromis ni les compromissions. Le délire religieux, comme le discours spirituel, est porté à prendre des positions extrêmes, c'est le domaine du tout ou rien.

Daniel-Rops remarquait que «Quiconque excède les limites que la moyenne des hommes s'assigne exerce une sorte de fascination»¹³.

C'est probablement pourquoi les grandes figures humaines, les grands artistes, les grands savants, les grands mystiques, nous

¹³ Petit Robert, rubrique Fascination.

parlent encore et nous inspirent encore, en cette époque de désenchantement du monde.

Authenticité

«Je peux me tromper, mais je ne saurais mentir.»



Thérèse d'Avila



Antonin Artaud

Les personnes atteintes de schizophrénie se distinguent par l'authenticité qu'ils dégagent. Ils sont en effet authentiques, parce qu'ils ne peuvent simplement pas «faire semblant». La schizophrénie se distingue par l'incapacité à atteindre à la métaphore. Une personne atteinte de schizophrénie *montre* la vérité, qui est *sa* vérité, si vous voulez – ou ce qui est pour lui la vérité.

La grande mystique qu'était Thérèse d'Avila, avait cette intuition lorsqu'elle disait : «Je peux me tromper, mais je ne saurais mentir», c'est-à-dire je ne le voudrais pas et je n'en serais pas capable.

Le poète et homme de théâtre Antonin Artaud (XX^e s.), connu pour son tragique destin d'internement, refusait que sa production artistique soit considérée comme de la littérature. Pour lui, la littérature était faite d'artifices, alors que lui voulait exprimer par l'écriture «une chose qui est le cri même de la vie», «qui est comme la plainte de la réalité»¹⁴.

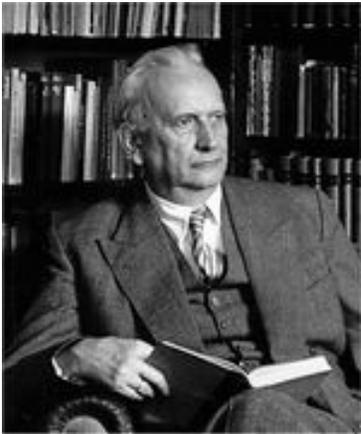
Antonin Artaud est invité à donner une conférence sur le théâtre à la Sorbonne, intitulée *Le Théâtre et la peste*. Voici ce qu'en raconte Anaïs Nin :

«Il avait le visage convulsé d'angoisse, et ses cheveux étaient trempés de sueur. Ses yeux se dilataient, ses muscles se raidissaient, ses doigts luttèrent pour garder leur souplesse. Il nous faisait sentir sa gorge sèche et brûlante, la souffrance, la fièvre, le feu de ses entrailles. Il était à la torture, Il hurlait. Il délirait. Il représentait sa propre mort, sa propre crucifixion.

Les gens eurent d'abord le souffle coupé. Puis ils commencèrent à rire. Tout le monde riait! Puis, un par un ils commencèrent à s'en aller à grand bruit, en protestant ... etc.»

¹⁴ Barthélémy, op.cit., p. 92.

Voici ce qu'Artaud en a dit : « Ils veulent entendre parler *de*; ils veulent entendre une conférence objective; et moi, je leur ai donné l'expérience elle-même... »¹⁵.



Karl Jaspers

J'ai maintenant le plaisir de vous présenter Karl Jaspers, un psychiatre et philosophe allemand représentatif de l'existentialisme chrétien (... c'est sûr que ce monsieur souffre de schizophrénie, puisqu'il s'intéresse à la religion ET à la philosophie en même temps !...). Toujours est-il qu'on le présente comme ayant eu une grande influence sur la théologie, la psychologie, la psychiatrie et la philosophie.

Eh bien Jaspers s'est demandé si, vivant comme nous le faisons dans une culture d'artifices, nous n'en venons pas à croire que la spiritualité – qu'il définit comme «l'authenticité de

¹⁵ «Artaud et Nin», *Planète*, 20 (1971), p. 79.

cette profondeur où le moi se détruit et la conscience de la présence divine» – ne pouvait se rencontrer que chez des malades mentaux».¹⁶

La pensée spéculative

La pensée spéculative est une tendance qu'on trouve chez beaucoup de personnes atteintes de schizophrénie. Et inversement, on trouve un grand nombre de schizophrènes parmi les génies scientifiques.

Un grand nombre de savants importants – de ceux qui ont fait des découvertes essentielles – ont vécu des épisodes de maladie mentale, psychose ou autre, ou encore, ont eu des pratiques ou des croyances irrationnelles surprenantes, aux yeux des *personnes rationnelles et normales que nous sommes*.

¹⁶ Garrabé, Jean, *Histoire de la schizophrénie*, 1992, p. 129.



Kurt Gödel

Kurt Gödel, mathématicien et logicien, ami et critique d'Einstein, auteur du célèbre théorème qui porte son nom (théorème d'incomplétude de Gödel) a vécu des épisodes dépressifs, de paranoïa, et d'hypocondrie. À un moment donné, il a cessé de s'alimenter par peur d'être empoisonné, et il en est mort.



Georg Cantor

Georg Cantor est l'inventeur de «la théorie des ensembles» dont un autre célèbre mathématicien (David Hilbert) a dit qu'elle est : «le produit le plus pur du génie mathématique et la réalisation la plus achevée de l'activité intellectuelle humaine». C'est à Cantor qu'on doit entre autres la découverte qu'il y a une infinité d'infinis...! Mais Cantor n'a pas pu résister au vertige, et ses travaux sur le problème des paradoxes furent suivis d'une première hospitalisation. Le symptôme qui semble le plus insupportable à sa femme, c'est qu'il chante continuellement. Il chante, comme son nom l'implique littéralement (au pied de la lettre) : Cantor, en latin, veut dire chanteur.¹⁷

¹⁷ Nathalie Charraud, *Infini et inconscient...* 1994, p. 210.

Godel et Cantor, connaît pas, me direz-vous. Ce sont des savants du XXe s. qui ne sont malheureusement pas très connus. La raison en est que la science du XXe s. n'est pas encore entrée dans la culture générale.



Mais Newton, le découvreur génial de la gravitation universelle, le fondateur de la mécanique classique ? Eh bien, sir Isaac Newton avait une passion pour l'alchimie et la magie noire et a laissé de nombreux écrits mystiques. Il a subi une grave dépression nerveuse, a souffert de grands troubles émotionnels. Il a vécu une année dans un état de prostration et de paranoïa, sujet à des hallucinations, et il a mis trois ans à s'en remettre.

Il semble que le degré de créativité qu'il faut pour faire des découvertes scientifiques est très proche de l'état mental schizophrénique. Si les pratiques ou les croyances

irrationnelles des savants nous paraissent si surprenantes, c'est probablement parce que nous ne connaissons pas le processus théorique qui mène aux inventions et aux découvertes. Nous ne voyons que les résultats.

S'il fallait croire un scientifique du XXe s., le biologiste Jacques Monod, qui pense qu'«un scientifique qui croit en Dieu est un schizophrène»¹⁸, un grand nombre des savants seraient effectivement atteints de schizophrénie.

¹⁸ site champion 20.

Deuxième partie : Trinité, identité, filiation

La théologie, c'est simple comme Dieu et Dieu font trois (Jacques Prévert)

Revenons maintenant à notre point de départ : le titre humoristique que j'ai donné à cette conférence s'est imposé à moi, d'abord parce qu'il fallait que je fasse vite pour l'annoncer. Nécessité est mère de l'invention. Quand le conscient est pris au dépourvu, l'inconscient peut prendre plus facilement le relais...

Cet énoncé fait référence à la Trinité chrétienne, bien sûr : «Dieu et Dieu font trois». J'ai compris après coup seulement la pertinence de cet énoncé, puisque la Trinité, c'est l'identité de Dieu. Or la filiation, l'un des thèmes délirants de la schizophrénie, est une question d'identité.

Parmi les thèmes du délire schizophrénique, quatre de ces thèmes se recoupent et s'associent dans le délire à contenus religieux : la mégalomanie, le religieux ou la mystique, la filiation et l'influence.

la mégalomanie
le religieux (mystique)
la filiation
l'influence

Question d'identité

La mégalomanie, la filiation et l'influence ont tous à voir avec l'identité. Si l'on part de l'hypothèse que le délire est une tentative de construction d'une identité – en lieu et place d'une identité déficiente ou incertaine – on comprendra l'attrait du thème de la filiation, puisque c'est le premier degré de notre identité. Notre nom est en effet le premier signifiant de notre identité. Le changement de nom a d'ailleurs été une pratique courante dans la vie religieuse, pour signifier une nouvelle filiation, une nouvelle orientation de la vie : «Je tire mon nom, mon identité, non plus de mon père terrestre, mais de mon Père céleste - ou si vous préférez *et* pour le comprendre autrement : non plus de mon père biologique, mais de mon père symbolique.

Or, et ceci est important, une identité déficiente appelle, pour compenser, un processus d'identification déphasé, mégalomane. Pour un narcissisme qui n'est pas bien établi, le «normal», «l'ordinaire» ne suffit pas. Selon la psychanalyste Piera Aulagnier :

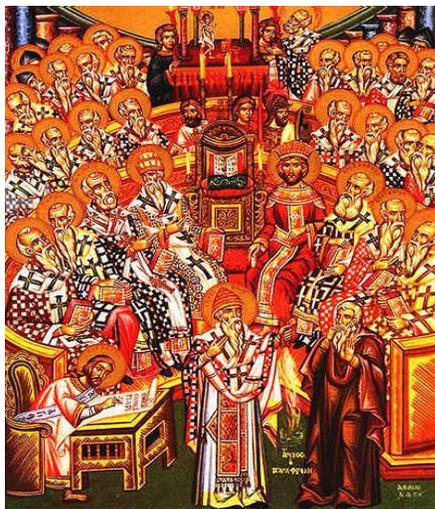
«Le Je n'est en effet rien d'autre que *le savoir du Je sur le Je*. Or, dans la psychose, ce savoir est très mince, et à travers le délire, le sujet tente de l'augmenter à travers des interprétations sur son histoire, fût-ce de façon inadéquate.»¹⁹

¹⁹ Barthélémy, p. 54.

Le mot clé ici est *augmenter*. Il faut un *en plus*, un excès de sens pour pallier au manque de sens. C'est pourquoi le délire schizophrénique est souvent mégalomane, il met en scène une surestimation, une surinterprétation.

Alors, si on se déclare le fils ou la fille de quelqu'un d'Autre (que ses parents), aussi bien que ce soit de Dieu ou d'Elvis...

La Trinité : l'identité de Dieu



Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles ; et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire, de la substance du Père. Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non pas fait ...

Le concile de Nicée (325)

Pour qui aime l'histoire des idées, la construction du concept de la Trinité divine est fascinante. Ça s'est passé durant les 10 premiers siècles de la chrétienté, une époque très riche pour la pensée spéculative – une tendance, on l'a vu, qu'on trouve

chez beaucoup de personnes atteintes de schizophrénie. Le plaisir de penser est tellement disparu de notre culture que des concepts complexes comme ceux que la théologie essayait de construire dans les temps anciens nous paraissent aujourd'hui, disons-le, «délirants».

La théologie a inventé des modèles qui peuvent nous paraître délirants aujourd'hui, faute de refaire le chemin de la réflexion qui a mené à ces concepts, comme celui de la Trinité divine. Il s'agit pourtant des premières tentatives pour essayer de nous comprendre, de comprendre l'être humain. Lorsque l'être humain étudie quelque chose, c'est toujours lui qui l'intéresse au bout du compte. La théologie ne fait pas exception : l'homme n'est-il pas à l'image de Dieu? En étudiant le modèle, on connaît l'imitation.

Quand on est confronté à des textes très anciens, on se trouve devant ces textes comme devant un discours délirant. Quand on veut essayer d'y comprendre quelque chose, il faut faire jouer un art d'interprétation qu'on appelle «herméneutique». À la base d'une herméneutique, il y a un postulat de confiance : on postule que le texte a du sens, a un sens qui peut être compris encore maintenant. Je pense qu'il faut respecter de la même manière un discours délirant individuel, et lui appliquer le même postulat de confiance si on veut avoir une chance d'en entendre du sens.

Dans la construction de la Trinité, il s'agissait donc d'essayer d'expliquer l'idée que Dieu, – en l'occurrence le Dieu du

judaïsme – s'était incarné dans la personne de Jésus de Nazareth. Parce que ce dernier s'était déclaré être «fils de Dieu» et qu'il a appelé Dieu «Père» et même presque «Papa». Il a revendiqué un lien de familiarité qui était tout à fait nouveau pour la conception de Dieu. Un lien de familiarité avec Dieu, dans les deux sens d'accessible et de proche, de relation familiale. Le christianisme est très cohérent sur le plan humain : religion de Dieu fait homme, les principaux thèmes chrétiens sont foncièrement humains : on y parle de fils et filles de Dieu, des humains comme frères, de l'amour comme loi primordiale et d'aimer son prochain comme soi-même. Rien que des choses simples et familières.

Mais en raison de la conception de Dieu de laquelle on parlait à l'époque, – un Dieu Tout-Autre, l'Éternel, l'Invisible, le Saint des Saints, Celui dont on ne peut prononcer le nom, – je suppose que c'était difficile de s'en tenir à des choses simples. Comment le Christ avait-il pu être engendré (puisqu'il était fils), sans déconstruire cette notion de Dieu? Pour faire de Jésus de Nazareth un Dieu, il fallait en faire une partie de Dieu, puisqu'il n'était pas un nouveau Dieu. Et parce qu'il a mis en scène lui-même l'Esprit – l'Esprit de Dieu – et que l'Esprit saint a été convoqué à sa conception - on a alors conçu l'identité de Dieu comme étant formé de 3 personnes : le Père, le Fils et le saint Esprit.

Trinité divine : trois personnes en relations

Retenons pour notre propos ce soir que la définition de la Trinité met l'accent sur les personnes et les relations. C'est un concept de personnes et de relations, qui n'est pas étranger à la promotion de la notion de personne en Occident telle que nous la connaissons aujourd'hui. Si Dieu lui-même est composé de personnes, la personne en prend de l'importance et acquiert une valeur et une dignité. Et il en va de même pour les relations, quand il s'agit de personnes, les relations sont primordiales.

Un clin d'œil ? Marcion - considéré comme l'un des premiers hérétiques – aurait réglé le cas un peu plus vite et beaucoup plus simplement : il postulait en effet que Jésus n'était pas le fils de Dieu, mais qu'il était ... de père inconnu²⁰. Simple ! Autrement dit, Jésus était issu d'une famille monoparentale et d'une mère célibataire... ! Cette filiation conviendrait bien à notre époque, non ?

Donc, une identité trine pour Dieu, une structure en trois personnes. Faut-il rappeler que notre anthropologie, notre manière de concevoir l'être humain, s'est constituée pour longtemps sur un modèle à trois termes : le corps, l'âme et l'esprit? Au XX^e s., une anthropologie plus récente a découvert dans les trois personnes verbales ou linguistiques, **je, tu et il,**

²⁰ Gillibert, Jean, *Dialogue avec les schizophrénies*, p. 157.

un modèle qui ne fait appel à aucune substance mystérieuse ni à aucune métaphysique.

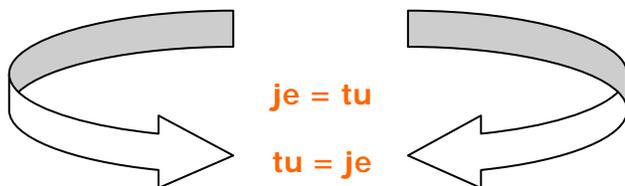
Dans cette anthropologie, dans cette manière de considérer l'être humain, c'est le langage qui fait l'humain.



Avant le langage

matrice de chair

le tout du corps



la mère fait partie de l'infans

La fusion, l'incorporation

Trinité humaine : trois personnes en relations

Voici un modèle d'interprétation des relations familiales, dans la perspective de l'anthropologie du langage.

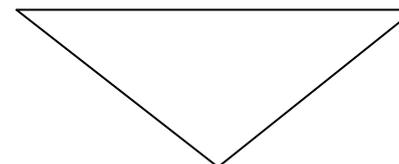
Le sujet *infans* – c'est-à-dire avant la maîtrise du langage – est dans une logique d'unité, où tout est rapporté à lui. Au stade oral, l'enfant ne rencontre qu'une altérité faible, puisque l'autre comble ses besoins de survie et répond à ses demandes. Pour l'enfant, à ce stade, cet autre, *l'autre même* fait partie de lui.

Dans le développement du petit humain, la mère est généralement en relation d'altérité faible. Elle est en fusion ou en symbiose avec l'enfant.

Dans le langage ou le symbolique

je (l'enfant)

tu (la mère, l'autre)



il (l'Autre, le père, la société)

La parole, le symbolique

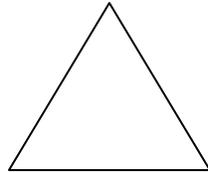
L'altérité forte prend son origine à l'extérieur de cette relation fusionnelle entre un «je» et un «tu». «Il» ou l'Autre avec un

grand A, est en premier l'autre de la mère. Le premier grand Autre a été généralement représenté par le père – ou son équivalent – dans les systèmes de parenté. Il faut trois personnes pour faire un être humain.

L'AUTRE

Lieu du symbolique

1^{ère} figure: **père**



2^e figure : **Loi**

nos pères
nos pairs

Dieu 3^e figure

Père céleste

Le «il» représente ensuite le social et la loi, l'autre du père, si vous voulez.

Comme il y a des degrés dans l'altérité, il y a des degrés dans la transcendance. Si le père de l'enfant a une altérité forte, il est encore trop proche pour représenter LA transcendance. Il est sujet humain, au même titre que l'enfant. Père et mère

sont soumis à la Loi des hommes, la société leur est transcendante.

Au-dessus de la loi des hommes, Dieu représente une transcendance maximale. Rappelons-nous que le Dieu de Jésus-Christ est un *père*, mais *céleste*. La métaphore *père céleste* est une figure de la transcendance. Ce qui est en jeu, dans la filiation divine et la trinité humaine, c'est la transcendance.

« Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu »

Si nous reprenons, dans cette perspective, l'énoncé problématique du début : «Tu n'es pas mon père, je suis le fils de Dieu», il me semble qu'on peut maintenant y voir quelque chose d'un peu plus que de se vouloir une identité imaginaire supérieure ou extraordinaire. On peut y voir un désir de transcendance.

Parce qu'il n'a pas tort. Oui, il est fils de Dieu, on ne peut pas dire le contraire. Dans l'esprit du christianisme, chacun, chacune, est fils ou fille de Dieu. Il est fils de Dieu, dans la mesure où chaque être humain est sujet d'une transcendance. Il est fils de Dieu, mais comme nous tous, comme son père l'est lui aussi. Son père est fils de Dieu comme lui, sujet d'une même transcendance, qui les dépasse tous les deux. La réserve, évidemment, c'est qu'on n'a pas à renier notre père pour se tourner vers le Père symbolique.

Mais comment se voit-il lui, en tant que fils de Dieu, ça serait intéressant à savoir. Quand on écoute, on n'a pas à porter de jugement sur ce que l'autre nous dit. C'est *sa* vérité. Mais on peut l'aider à élaborer, à expliquer, de manière à ce qu'il se comprenne mieux lui-même.

Quand l'autre se sent compris et respecté, il se sent mieux, en sécurité et soutenu, plutôt que contredit et menacé, et il a ainsi peut-être une chance de commencer à être capable de réfléchir et de communiquer.

Ces choses-là se passent sur le coup, bien sûr. Si mon fils – advenant que je sois un père-, me disait cela, compte tenu de ce que je sais, je répondrais simplement : «Mais moi aussi.» Et on verrait bien.

Un médecin raconte comment, en relation avec un personne atteinte de schizophrénie, il n'a fait que lui réfléchir, sans interprétation, ce qu'il sentait dans ce que l'autre lui disait – il a donc fait ce qu'on appelle un reflet en écoute active. Je le cite :

«[sans rien interpréter] je lui indiquai combien il se sentait coupé des autres et incompris... Il me regarda alors de manière différente et dit que tous les prisonniers ressentait cela.»²¹

²¹ H. Segal, *Délire et créativité*, p. 177.

Son attitude de respect et d'écoute a permis à l'autre de pouvoir mettre un mot sur son malaise. Il a pu le verbaliser, en suggérant qu'il se sentait «prisonnier». Mot clé. Reste à savoir de quoi et comment.

Capable de Dieu

On dit, en théologie, que l'humain est «capable de Dieu». Qu'est-ce que ça signifie? Que l'humain a, par sa dimension symbolique, accès à une dimension transcendante. Ou, pour le dire autrement, qu'il est, par sa dimension symbolique, porté, orienté vers une transcendance. Il en va de cette aptitude comme d'un autre talent : s'il n'est pas mis en oeuvre, il manque qqe chose à la personne. Que cette transcendance manque et l'être humain est malheureux, – souvent à l'insu de la cause de son mal à être – il est rapetissé, parce qu'il ne peut pas réaliser ce qu'il est capable de réaliser. Il ne faut surtout pas contribué à ce rapetissement.

L'humain est un être de désir et le désir ne connaît pas de bornes. Le désir nous fait avancer, nous fait vivre. Au bout du compte, il appelle la transcendance.

CONCLUSION

Les voix, l'appel, la prédestination, la prophétie, les visions, sont tous des formations de l'inconscient, qui sont dans le registre symbolique du religieux, comme dans leur milieu naturel. Des poissons dans l'eau. Bien que le religieux ne fasse plus partie de la vie publique au Québec, - c-à-d qu'on n'en entend plus parler - ni de la vie privée pour la majorité, si une personne atteinte de maladie mentale se sent attirée par ces contenus, elle ira chercher elle-même l'information par des lectures ou autres moyens.

Mais il n'y a pas que la religion comme telle qui fournisse des contenus religieux, il y a aussi des mythes contemporains largement diffusés par les médias.



OVNIS



extra-terrestres

Avec les ovnis et les extra-terrestres, ce sont encore des signes venus du ciel, mais dans un contexte de technologie. Les avancées technologiques sont si considérables et rapides qu'elles prennent une dimension mythique.

On trouve aussi le religieux médiatisé sous la forme de références entremêlées. Un très bon exemple est le film La Matrice.



La Matrice : la réalité est une illusion.

Le film comporte des références à la technologie, au judaïsme et au christianisme, mais l'idée principale relève plus du bouddhisme. C'est celle-ci : le monde dans lequel nous vivons n'est en fait qu'une illusion (bouddhiste), produite par un ordinateur qui agit directement sur leurs cerveaux (technologique). Les gens vivent dans un monde virtuel et ne s'en rendent jamais compte.

Ce que j'ai voulu montrer, c'est un peu de la richesse d'idées et d'attitudes que le registre symbolique du religieux a offert à l'homme occidental depuis 2 millénaires. J'ai essayé de provoquer un éveil à la dimension symbolique.

Il n'y a pas de recettes, il faut voir au cas par cas, essayer de repérer le désir derrière le délire. Il y a toujours du sens, mais il peut être difficile à trouver, ça, je vous l'accorde. J'ai simplement voulu proposer comme un voyage, une manière de voir autrement.

Il faut essayer de sortir de l'idée qu'on se fait de la sacro-sainte normalité. Après tout, la normalité, c'est l'état du névrosé.

RÉFÉRENCES

Barthélémy, Sophie et Ariane Bilheran. *Le délire*. Armand Colin, 2007

Charraud, Nathalie. *Infini et inconscient : essai sur Georg Cantor*. Paris : Anthopos, 1994

Chemama et Vandermersch. *Dictionnaire de la psychanalyse*. Larousse, 1998

Garrabé, Jean. *Histoire de la schizophrénie*. Seghers, 1992

Gillibert, Jean. *Dialogue avec les schizophrénies*. Paris : PUF, 1993

Le Gal, Frédéric. *La folie saine et sauve: pour une théologie de la folie sainte*. Paris: Cerf, 2003

Maître, Jacques. *Anorexies religieuses, anorexies mentales*. Cerf, 2000. P. 7

Miquel, Dom Pierre. *Propos monastiques*. Paris: Éditions Beauchesne, 2000.

Rapoport, Judith. *The boy who couldn't stop washing; the experience and treatment of obsessive-compulsive disorder : are your thoughts making you crazy?* New York: E.P. Dutton, 1989

Roulot, Danielle. *Schizo et langage : ou «Que veut dire le mot chapeau?»* Érès, 2004

Segal, Hanna. *Délire et créativité : essais de psychanalyse clinique et théorique*. Paris : Éditions des femmes, 1987

Von Franz, Marie-Louise. *Les visions de Nicolas de Flue*. Paris : Dervy-Livres, 1988

Wikipédia. rubriques François d'Assise, Catherine de Sienne, Nicolas de Flue, Syméon le nouveau théologien, Karl Jaspers, Georg Cantor, Kurt Gödel, Isaac Newton.